

Didier WOLFHÜGEL, Professeur de philosophie, Lycée Sainte-Marie Grand Lebrun, Bordeaux
Cours de philosophie donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 07 février 2019, de 10h10 à 12h00
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.projet-eee.eu> - <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philo.net/eee.18-19.prog.php>
Contact : europe.education.ecole@gmail.com

US ET ABUS DE LA MEMOIRE

Le cours porte ici sur les us et abus de la mémoire naturelle étudiés par Paul Ricoeur dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Si la mémoire peut faire l'objet d'un travail technique et artificiel d'optimisation de ses possibilités, elle peut être également facteur de troubles car elle échappe à la maîtrise des individus. En ce sens, ses usages peuvent-ils être considérés comme abusifs, et à quel titre et jusqu'à quel point peuvent-ils l'être ?

La mémoire est en elle-même un facteur qui dispense certaines valeurs en colorant le monde de tonalités liées aux traces du passé réactivées dans le présent. Ce processus de réactivation n'est pas neutre et il peut entraîner des dérives liées à un exercice particulier de la mémoire. Celui-ci peut ainsi se décliner en plusieurs modes : d'une part, un trop-plein de mémoire qui met en évidence le nécessaire recours à l'oubli, et d'autre part, à partir de ce constat initial, trois modalités de l'abus que sont « la mémoire empêchée, la mémoire manipulée et la mémoire obligée ».

Textes

1. « C'est à une typologie des us et abus de la mémoire naturelle que la présente étude sera désormais consacrée. La voie dans cette direction a été frayée par Nietzsche dans *la Seconde Considération intempestive*, dont le titre éloquent est : *De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie*. La manière d'interroger inaugurée par ce texte unit dans une sémiologie complexe le traitement médical des symptômes et le traitement philologique des tropes. Certes, la polémique ici soulevée concerne au premier chef l'histoire, plus précisément la philosophie de l'histoire quant à la place de celle-ci dans la culture. Mais le ton est donné pour un traitement similaire de la mémoire, laquelle, comme je le répéterai au début de la prochaine étude, constitue le sol d'enracinement de l'historiographie. C'est, comme il a été dit au début de l'étude présente, en tant qu'exercée que la mémoire tombe sous ce point de vue.

Je propose la grille de lecture suivante, afin d'éviter un usage massif et indiscriminé de la notion d'abus de mémoire. Je distinguerai d'abord une approche franchement pathologique, mettant en jeu des catégories cliniques, et éventuellement thérapeutiques, empruntées principalement à la psychanalyse. Je tenterai de restituer à cette pathologie son amplitude et sa densité en la reliant à quelques unes des expériences humaines les plus fondamentales. Puis je ferai place à des formes concertées de manipulation ou d'instrumentalisation de la mémoire, relevant d'une critique des idéologies. C'est à ce niveau médian que les notions d'abus de mémoire et, ajoutons le tout de suite, d'abus d'oubli, sont le plus pertinentes. Enfin, je voudrais réserver pour un point de vue normatif, franchement éthico-politique, la question du devoir de mémoire ; ce point de vue normatif doit être soigneusement distingué du point de vue précédent avec lequel on le confond trop souvent. Ce parcours de niveau en niveau deviendra ainsi un parcours de figure en figure des us et abus de la mémoire, depuis la mémoire empêchée jusqu'à la mémoire obligée en passant par la mémoire manipulée. »

2. « Observe le troupeau qui paît sous tes yeux : il ne sait ce qu'est hier ni aujourd'hui, il gambade, broute, se repose, digère, gambade à nouveau, et ainsi du matin au soir et jour après jour, étroitement attaché par son plaisir et son déplaisir au piquet de l'instant, et ne connaissant pour cette raison ni mélancolie ni dégoût. C'est là un spectacle éprouvant pour l'homme, qui regarde, lui, l'animal du haut de son humanité, mais envie néanmoins son bonheur – car il ne désire rien d'autre que cela : vivre comme un animal, sans dégoût ni souffrance, mais il le désire en vain, car il ne le désire pas comme l'animal. L'homme demanda peut-être un jour à l'animal : « Pourquoi ne me parles-tu pas de ton bonheur, pourquoi restes-tu là à me regarder ? » L'animal voulut répondre, et lui dire : « Cela vient de ce que j'oublie immédiatement ce que je voulais dire » – mais il oublia aussi cette réponse, et resta muet – et l'homme de s'étonner. Mais il s'étonne aussi de lui-même, de ne pouvoir apprendre l'oubli et de toujours rester prisonnier du passé : aussi loin, aussi vite qu'il coure, sa chaîne cours avec lui. C'est un véritable prodige : l'instant, aussi vite arrivé qu'évanoui, aussitôt échappé du néant que rattrapé par lui, revient cependant comme un fantôme troubler la paix d'un instant ultérieur. L'une après l'autre, les feuilles se détachent du registre du temps, tombent en virevoltant, puis reviennent soudain se poser sur les genoux de l'homme.

Celui-ci dit alors : « Je me souviens », et il envie l'animal qui oublie immédiatement et voit réellement mourir chaque instant, retomber dans la nuit et le brouillard, à jamais évanoui. L'animal, en effet, vit de manière *non historique* : il se résout entièrement dans le présent comme un chiffre qui se divise sans laisser de reste singulier, il ne sait simuler, ne cache rien et, apparaissant à chaque seconde tel qu'il est, ne peut donc être que sincère.[...] Celui qui ne sait pas s'installer au seuil de l'instant, en oubliant tout le passé, celui qui ne sait pas, tel une déesse de la victoire, se tenir debout sur un seul point, sans crainte et sans vertige, celui-là ne saura jamais ce qu'est le bonheur, pis encore : il ne fera jamais rien qui rende les autres heureux. Représentez-vous, pour prendre un exemple extrême, un homme qui ne posséderait pas la force d'oublier et serait condamné à voir en toute chose un devenir : un tel homme ne croirait plus à sa propre existence, ne croirait plus en soi, il verrait tout se dissoudre en une multitude de points mouvants et perdrait pied dans ce torrent du venir : en véritables disciples d'Héraclite, il finirait par ne même plus oser lever un doigt. Toute action exige l'oubli, de même que toute vie organique exige non seulement la lumière, mais aussi l'obscurité. Un homme qui voudrait sentir les choses de façon absolument et exclusivement historique ressemblerait à quelqu'un qu'on aurait contraint à se priver de sommeil ou un animal qui ne devrait vivre que de ruminer continuellement les mêmes aliments. Il est donc possible de vivre, et même de vivre heureux, presque sans aucune mémoire, comme le montre l'animal ; mais il est absolument impossible de vivre sans oubli. Ou bien, pour m'expliquer encore plus simplement sur mon sujet : *il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique, au-delà duquel l'être vivant se trouve ébranlé et finalement détruit, qu'il s'agisse d'un individu, d'un peuple ou d'une civilisation.* »

Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles* (1873–1876),
Traduction P. Ruch, Gallimard, « folio essais » (1990), page 95–97

3. « Je pourrais m'interrompre ici si l'intitulé de cet article ne m'obligeait à présenter un autre morceau de la technique analytique. Comme il est connu, le surmontement des résistances s'engage du fait que le médecin met à découvert la résistance qui n'a jamais été reconnue par l'analysé et qu'il la communique au patient. Or il semble que les débutants en analyse soient enclins à considérer cette étape de l'engagement comme la totalité du travail. J'ai souvent été consulté dans des cas où le médecin se plaignait de ceci : il avait fait voir au malade sa résistance, et pourtant rien ne s'était modifié, et même la résistance s'était considérablement renforcée et toute la situation était encore devenue plus impénétrable. La cure, disait-il, semblait ne pas avancer. Or cette attente pessimiste se révélait souvent erronée. En règle générale, la cure se poursuivait on ne peut mieux ; le médecin avait seulement oublié que le fait de nommer la résistance peut ne pas avoir pour conséquence la cessation immédiate de celle-ci. On doit laisser au malade le temps de se plonger dans la résistance qui lui est inconnue, de la *perlaborer*, de la surmonter tandis que, défiant la résistance, il poursuit le travail selon la règle fondamentale de l'analyse. C'est seulement au paroxysme de cette résistance que l'on découvre alors dans un travail commun avec l'analysé les motions pulsionnelles refoulées qui alimentent celle-ci, le patient se convainquant de l'existence et de la puissance de ces motions en vivant une telle expérience. Le médecin n'a alors rien d'autre à faire que d'attendre et de laisser s'accomplir un déroulement qui ne peut être évité et qui ne peut pas toujours non plus être accéléré. »

Sigmund Freud, Remémoration, répétition et perlaboration,
In Press | « [Libres cahiers pour la psychanalyse](#) » 2004/1 N°9, p. 21

4. « Le recouvrement du passé est indispensable ; cela ne veut pas dire que le passé doit régir le présent, c'est celui-ci, au contraire, qui fait du passé l'usage qu'il veut. Il y aurait une infinie cruauté à rappeler sans cesse à quelqu'un les événements les plus douloureux de son passé ; le droit à l'oubli existe aussi. Euphrosinia Kernovskaïa écrit, à la fin de son étonnante chronique illustrée de douze années passées au Goulag : « Maman. Tu m'avais demandé d'écrire l'histoire de ces "tristes années d'apprentissage". J'ai accompli ta dernière volonté. Mais peut-être aurait-il mieux valu que tout cela tombe dans l'oubli¹ ? » Jorge Semprun a raconté, dans *L'Écriture ou la vie*, comment, à un moment donné, l'oubli l'a guéri de son expérience concentrationnaire. Chacun a le droit d'en décider.

Cela ne veut pas dire que l'individu peut se rendre entièrement indépendant de son passé et en user à sa guise, en toute liberté. Il le peut d'autant moins que son identité présente et personnelle est faite, entre autres, des images qu'il a de ce passé. Le soi présent est une scène sur laquelle interviennent comme personnages actifs un soi archaïque, à peine conscient, formé dans la petite enfance, et un soi réfléchi, image de l'image que les autres ont de nous – ou plutôt de celle que nous nous imaginons présente dans leur esprit. La mémoire est responsable non seulement de nos convictions mais aussi de nos sentiments. Recevoir une révélation brutale sur son passé, être obligé de réinterpréter radicalement l'image qu'on se faisait de ses proches et de soi est une situation dangereuse qui peut se révéler insupportable et qu'on refusera avec véhémence.

Revenons maintenant à la vie publique et écoutons cette histoire racontée par Amerigo Vespucci, explorateur du continent américain. Après avoir décrit les rencontres des Européens avec la population indigène, qui tournent tantôt à la collaboration et tantôt à l'affrontement, il rapporte que, entre eux, les différents groupes indigènes font bien souvent la guerre. Quelle en est la raison ? Voici l'explication proposée par Vespucci : « Ils ne combattent ni pour le pouvoir, ni pour étendre leur territoire, ni poussés par quelque autre envie irrationnelle, mais en raison d'une haine ancienne, installée depuis longtemps en eux². » Si Vespucci a raison, ne devrait-on pas souhaiter à ces populations d'oublier un peu la haine pour pouvoir vivre en paix, de marginaliser leur rancune et de trouver meilleur usage à l'énergie ainsi libérée ? Mais ce serait sans doute les vouloir autres qu'elles ne sont.

À cet exemple presque mythique d'abus de la mémoire, on peut sans mal en ajouter d'autres, tirés de l'actualité. L'une des grandes justifications données par les Serbes à leur agression contre les autres peuples de l'ex-Yougoslavie provient de l'Histoire : les souffrances qu'ils infligent aujourd'hui ne seraient qu'une revanche sur celles qu'ils ont subies dans le passé, proche (la Seconde Guerre mondiale) ou lointain (les combats contre les Turcs musulmans). Si le passé doit régir le présent, qui, des juifs, chrétiens et musulmans, pourrait renoncer à ses prétentions territoriales sur Jérusalem ? N'ont-ils pas eu raison, ces Israéliens et ces Palestiniens, réunis autour d'une même table, à Bruxelles, en mars 1988, qui ont exprimé la conviction que « pour simplement commencer à parler, il faut mettre le passé entre parenthèses³ » ? En Irlande du Nord, jusqu'à un moment tout récent, les catholiques nationalistes déclaraient leur volonté de « ne pas oublier et ne pas pardonner », et ajoutaient chaque jour de nouveaux noms à la liste des victimes de la violence, laquelle provoquait à son tour une contre-violence répressive, dans une vendetta interminable que ne pourraient jamais interrompre un nouveau Roméo et une nouvelle Juliette. Et on entend des voix convaincantes affirmer qu'une part non négligeable du malheur des Noirs américains provient non des discriminations dont ils souffrent dans le présent, mais de leur incapacité de surmonter le passé traumatisant, celui de l'esclavage et des discriminations dont ils ont été victimes ; et de la tentation qui s'ensuit, comme l'écrit Shelby Steele, « d'exploiter ce passé de souffrances comme une source de pouvoirs et de privilèges⁴ ».

¹ Euphrosinia Kersnovskaia, *Coupable de rien*, Plon, 1994.

² Amerigo Vespucci et al., *Le Nouveau Monde*, Les Belles Lettres, 1992.

³ Cité par Nicole Loraux, « Pour quel consensus ? », *Le Genre humain*, Seuil, 1988.

³ Cité par Nicole Loraux, « Pour quel consensus ? », *Le Genre humain*, Seuil, 1988.

⁴ Shelby Steele, *The Content of Our Character*, Harper Perennial, 1991.

Dans le monde moderne, le culte de la mémoire ne sert pas toujours les bonnes causes et l'on ne saurait s'en étonner. Comme le rappelle Jacques Le Goff, « la commémoration du passé connaît un sommet dans l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste », et on pourrait ajouter à cette liste la Russie stalinienne : un passé soigneusement trié, certes, mais un passé quand même, qui permet de flatter l'orgueil national et de suppléer à la foi idéologique déclinante. En 1881, c'est Paul Déroulède, fondateur de la Ligue des patriotes et militariste convaincu, qui s'écrie :

J'en sais qui croient que la haine s'apaise

Mais non ! l'oubli n'entre pas dans nos cœurs,

pavant ainsi le chemin pour la boucherie de Verdun. Sans le savoir, il confirmait par ses propos une formule de Plutarque⁵, selon laquelle la politique se définit comme ce qui enlève à la haine son caractère éternel – autrement dit, qui subordonne le passé au présent. »

Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, 2015

Contact : europe.education.ecole@gmail.com

⁵ Citée par Nicole Loraux, in *Usages de l'oubli*, Seuil, 1988.